

## REVIEW

## TARPEIA ENTRE MYTHE ET PHILOLOGIE

Tara S. Welch, *Tarpeia. Workings of a Roman Myth*. Columbus: The Ohio State University Press, 2015. Pp. 344. Hardback, \$68.95. ISBN 978-0-8142-1281-3.

À la fin de son livre, T. S. Welch évoque deux ouvrages qui, parus presque simultanément mais s'inscrivant dans des perspectives très différentes, ont représenté des approches significatives dans l'étude de cette figure du récit traditionnel des débuts de l'histoire de Rome: celui de G. Dumézil, *Tarpeia. Essai de philologie comparative indo-européenne*, paru à Paris en 1947, et celui de Z. Gansiniec, *Tarpeia. The Making of a Myth*, paru à Wrocław en 1949. Le premier, on ne s'en étonnera pas de la part de son auteur, situait le personnage dans la réflexion générale qu'il mena tout au long de sa carrière sur le schéma des trois fonctions qui aurait été caractéristique des peuples indo-européens, Tarpeia, attirée par l'or (ou par l'amour) dans le camp des ennemis de la Rome de Romulus, constituant un élément de troisième fonction et de ce fait passant dans le camp des Sabins, représentants de ce niveau fonctionnel, en abandonnant celui des Romains, caractérisés sur le plan des deux fonctions supérieures (souveraineté et force militaire), ce qui se serait traduit par leur défaite provisoire avant que, par la réconciliation finale, ne se produise l'indispensable fusion des trois niveaux fonctionnels. Le second rendait compte de la naissance du mythe par une donnée factuelle précise: l'existence, sur le Capitole, d'un trophée d'armes. C'est ce monument qui aurait donné lieu à l'émergence de la légende de la jeune femme morte ensevelie sous les boucliers que lui auraient jetés les compagnons sabins de Titus Tatius. Par des voies qui n'avaient rien de commun, tous deux s'étaient donc lancés dans la recherche d'une origine du mythe, aboutissant à en rendre compte soit par une signification très générale qui le déconnectait de toute donnée romaine concrète (Dumézil), soit par une extrapolation à partir d'un des *realia* de Rome, dont le sens originel aurait été complètement offusqué (Gansiniec).

L'ouvrage de la Professeure à l'University of Kansas rompt avec la démarche de l'un comme l'autre et, en un sens, pourra décevoir le lecteur qui chercherait la clé d'une figure comme celle de Tarpeia dans une quête de ses origines. Sur ce point, W. ne nous propose pas la solution d'une origine qui, comme par miracle, rendrait compte de ce qu'a été cette Tarpeia. Elle semble même prendre un malin plaisir, par une prise en compte rigoureuse des témoignages, à souligner les incertitudes qui l'entourent. L'existence non seulement

d'un trophée comme celui évoqué par le savant polonais, mais aussi d'un tombeau, ou de rites accomplis autour de sa mémoire, auxquels certaines sources font allusion, n'apparaît pas assurée. Des données plus sûres, comme l'indéniable rapport de son nom avec celui de la roche Tarpéienne et l'ancienne dénomination du Capitole, *Tarpeius mons*, voire avec le nom des Tarquins—dont il serait un rendement 'sabin', avec le passage de la labiovélaire [kw] à la labiale [p]—, n'apportent guère de lumière sur ce qu'elle a été. Aussi, rejetant aussi bien une démarche généralisante comme celle de Dumézil qui risquait de dissoudre la spécificité de Tarpeia dans la représentation globale que les Romains se faisaient de leur passé que, dans l'optique de Gansiniec, l'étroitesse d'un point de départ qui, quand bien même on l'estimerait fondé (point sur lequel, avec raison, l'auteure ne prend pas parti), ne saurait rendre compte de la légende auquel il aura donné lieu, l'auteure nous invite à la suivre dans l'examen des formes sous lesquelles le personnage est apparu dans les réalisations concrètes qui nous le font connaître, que celles-ci relèvent de la littérature ou des arts figurés (puisque, ce n'est pas là un des moindres intérêts du livre, il accorde la place qu'il mérite à des représentations monétaires comme celles des deniers de L. Titurius Sabinus en 89 av. J.-C. et P. Petronius Turpilianus en 19–18 av. J.-C. ou du relief de la *basilica Aemilia*, dans ses deux phases successives, celle de la fin de la République et celle de l'époque augustéenne).

L'ouvrage nous offre donc un examen approfondi des témoignages que nous ont laissés les Anciens sur Tarpeia. Cela suffirait déjà à montrer ce qu'il apporte à nos études: une telle monographie n'avait jusqu'à présent jamais été réalisée, alors qu'à lire ces pages, on comprend combien la figure de celle qui permit aux Sabins de s'emparer du Capitole a marqué l'imaginaire des Anciens. Les développements auxquels elle a donné lieu vont bien au-delà de la simple opposition entre la version classique, celle qui en fait une traîtresse, qu'elle ait trahi par soif de l'or ou par amour, et celle, avancée par L. Calpurnius Piso Frugi, qui réhabilitait la jeune femme en affirmant qu'elle avait voulu ainsi attirer les Sabins dans un piège en leur demandant de lui donner ce qu'ils portaient au bras gauche, c'est-à-dire pour elle leur bouclier—version qu'on n'est pas étonné de rencontrer chez un auteur d'origine sabine, soucieux de disculper ses congénères. W. dégage bien en effet la multiplicité des tensions sous-jacentes à la personnalité de Tarpeia—femme dans une société bien évidemment dominée et dirigée par des hommes, et dans laquelle nécessairement une femme représente un élément d'altérité, voire un danger, femme en outre qui est une *uirgo*, donc à ce moment-clé où elle appartient encore à son groupe d'origine, mais est susceptible d'entrer dans un autre, le cas échéant étranger, femme qui est romaine mais qui va passer du côté de l'étranger, cet étranger qui, on le voit par le double sens du mot *hostis*, risque de se confondre avec l'ennemi, femme représentante d'un genre qui la fait considérer comme mineure et soumise à l'autorité d'un homme, mais est perçue comme enclin à succomber à des tentations comme la soif des richesses ou la passion amoureuse.

Cette richesse de potentialités explique la variété des développements auxquels la figure a donné lieu: cela a bien été un des mythes romains, c'est-à-dire un des récits de référence, susceptibles de renouvellements et d'un constant *aggiornamento*, par lesquels il était possible de penser l'*Vrbs*.

L'ouvrage s'attache donc à explorer les facettes du mythe de Tarpeia, loin de l'idée d'une permanence mémorielle détachée des contingences conjoncturelles, qu'elles soient liées aux vicissitudes des temps ou à la personnalité des auteurs. Même au niveau du premier témoin, le créateur du genre historique à Rome, Fabius Pictor, dont les fragments laissent percevoir la version, les préoccupations contemporaines sont perceptibles. Nous sommes au temps de la deuxième guerre punique: la figure de la traîtresse qui abandonne la cause romaine (puisque c'est ce qu'elle est chez lui, comme dans la majorité de la tradition) prend un impact certain à un moment où les Romains sont confrontés à la fidélité chancelante de beaucoup de leurs alliés italiens; la figure de celle qui se laisse corrompre par les richesses (puisque c'est pour cette raison que chez lui elle trahit) également, en un temps où Rome commence à sentir les effets, jugés délétères par rapport aux vertus traditionnelles, de l'enrichissement consécutif aux succès militaires.

Certes, il n'est pas toujours possible de déterminer quel est le sens de la figure de Tarpeia dans les documents où elle apparaît. C'est le cas, bien sûr, des documents figurés, que ne vient expliciter nul discours. Un tel choix dans les monnaies de P. Petronius Turpilianus, à l'époque de la restauration morale d'Auguste et de son contrôle tatillon sur tout ce qui peut être ressenti comme excès féminin, est sans doute clair, surtout si on tient compte du fait qu'au droit apparaît la tête du prince, présenté ainsi comme un nouveau Romulus, refondateur de la cité; mais il l'est moins sur celles de L. Titurius Sabinus, contemporain de la guerre sociale: faut-il penser que ce monétaire, soucieux de mettre en avant ses origines sabines, réelles ou imaginées, par le choix de thèmes tournant autour de la légende de la fusion des Romains et des Sabins (d'autres pièces portent le motif de l'enlèvement des Sabines ou Tatius accompagné d'un char de triomphe), aurait adhéré à la version de L. Calpurnius Piso Frugi—que pourtant ceux qui pouvaient manier la pièce ne devaient guère être susceptibles de connaître, encore moins de suivre? Ou faut-il penser que les différentes émissions, dans leur diversité, posent le problème du rapport des Romains avec les autres peuples de l'Italie, avec les solutions diverses, intégratives ou plus agressives, qui ont pu être adoptées? Prudemment, W. laisse les perspectives ouvertes. S'agissant d'un tel support, dont elle rappelle qu'il circulait largement, y compris chez les Italiens en révolte, c'est sans doute la solution la plus sage.

Pour les autres témoignages, surtout quand on se trouve en présence de textes littéraires, forcément plus explicites, le sens assumé par la figure de Tarpeia est heureusement moins difficile à dégager. Et dans son livre l'auteur nous

invite à une promenade à travers les auteurs et les genres, qui montre la plasticité du mythe, et en même temps la richesse des réflexions auxquelles il a conduit, à travers les auteurs qui en ont traité et les genres dans lesquels il a été abordé.

Un caractère frappant de la légende de Tarpeia est en effet que les auteurs qui en ont parlé relèvent de genres différents—ce qui fait que l'examen des textes de référence auquel se livre W. met le lecteur en présence des traitements variés du thème, selon les différents genres littéraires et selon la place que les auteurs qui ont évoqué la figure de Tarpeia ont occupée dans chacun d'entre eux. Son livre offre de ce fait une remarquable étude de littérature latine (dont on soulignera la précision, juste dans le détail de l'analyse des procédés stylistiques ou des faits de vocabulaire).

Il est bien évidemment question de Tarpeia dans les œuvres des historiens et c'est pourquoi Tite-Live ne pouvait manquer au tableau, lui dont le récit de la légende, comme le rappelle l'auteure, est certainement le plus connu. Mais cela ne doit pas faire perdre de vue son originalité, y compris par rapport à l'idée courante d'une Tarpeia coupable, puisque l'écrivain padouan glisse, discrètement, une allusion à la version faisant de la jeune femme une patriote ayant voulu tromper les Sabins. Ce n'est pas anodin: W. souligne la contradiction qu'opère l'incertitude dans laquelle le récit livien laisse le lecteur par rapport à la fin proclamée de l'histoire, entendue comme 'maîtresse de vie' et donneuse d'exemples, qu'ils fussent bons ou mauvais. Or cet *exemplum* (qui est le premier qui apparaisse, sous ce nom, dans les *Ab Vrbe condita libri*) ne donne aucune leçon, que ce soit dans un sens ou dans l'autre. On se trouve confronté à l'ambiguïté du personnage, sinon de la femme en général—et très loin de la vision étroitement patriotique et moralisatrice qu'on est tenté d'attribuer à une telle histoire de l'*Vrbs*, rédigée sous un prince qui prônait le retour aux valeurs du *mos maiorum*.

Une vision moralisatrice de la légende n'est d'ailleurs pas nécessairement aussi simple qu'il le paraîtrait. Le livre le montre avec le représentant par excellence de la littérature d'*exempla*, Valère Maxime avec ses *Dicta factaque memorabilia*. Sans doute son traitement de la légende reste-t-il dans la ligne la plus classique: Tarpeia cède à la cupidité, séduite par l'or de Titus Tatius, et cela la conduit à la trahison. Mais un glissement se produit: l'histoire, brièvement évoquée, ne sert pas à illustrer la trahison ou la cupidité, mais la perfidie, le manquement à la foi jurée. Elle figure en tête des exemples de *perfidia*. Et le personnage qui illustre ce vice n'est pas la jeune femme, mais Titus Tatius, qui la trompe en lui promettant autre chose que ce dont il était question, les boucliers qui vont l'ensevelir au lieu des bracelets qui ornaient leurs bras. C'est dont que le but est autre que de reprendre l'histoire sous ses modalités connues: W. avance la séduisante hypothèse que ce qui est visé est la trahison non d'une femme, mais d'un homme, qui dans le contexte du règne ne peut être que

Séjan, fustigé—sans être nommé—dans un passage du livre IX comme le pire des scélérats, ayant trahi la confiance du meilleur des princes.

Mais la figure de Tarpeia nourri des développements aussi dans des genres assez éloignés de la narration historique. L’auteure consacre un intéressant chapitre à Varron, où on voit ce que la réflexion sur le langage a pu tirer du personnage. Le Réatin représente un jalon important de la tradition; l’auteure estime, avec des arguments solides, que ce n’est qu’avec lui qu’apparut l’idée que Tarpeia fût une vestale. La complexité, voire l’ambiguïté du personnage n’en sont que plus sensibles: on sait que le statut de la vestale la rangeait par certains traits du côté des hommes et non des femmes, tandis qu’on peut la rapprocher tant des femmes que des filles. Ce caractère, apparemment ajouté par Varron, la rend d’autant plus insaisissable, irréductible à toute définition limitative, que, malgré sa tendance au ‘pansabinisme’ qui a été amplement soulignée, le grammairien se garde bien de lui donner la moindre étiquette sabine. En revanche, elle prend sa place dans le débat qui agitait les linguistes d’alors, et qui vit se ranger dans les camps opposés de l’anomalité et de l’analogie Cicéron et César: son nom est avancé comme étant à l’origine de ceux de la roche Tarpéienne et même du mont Saturnien, donc rien moins que le Capitole (avec l’hypothèse hardie que la tête de la légende habituelle ait pu être identifiée avec celle de la jeune femme ...). Pour reprendre la terminologie de l’auteur du *De lingua Latina*, elle a un rôle de *nomenclator*, à l’instar du *rex*, du fondateur qui donne son nom aux choses.

Un autre genre encore devait accorder une place de choix à la vestale (puisqu’elle était dès lors considérée comme telle): l’élégie. Un long chapitre est consacré aux *Élégies* de Propertius. Le poète en traite au livre IV, celui des grandes élégies romaines, qualifiées un peu vite de patriotiques et considérées souvent comme répondant à la volonté du prince de voir le spécialiste de ce genre réputé mineur traiter des grands sujets qui étaient plutôt du ressort de l’épopée. W. montre bien qu’abordant un thème comme celui-là, Propertius reste profondément fidèle à son choix de l’élégie—et à la distance qu’elle opère nécessairement par rapport aux grandes valeurs de la *res publica*. Certes, chez lui Tarpeia reste la traîtresse qu’elle est presque toujours. Mais sa faute relève de l’amour et apparaît comme le résultat d’une force dont la vestale a conscience qu’elle lui fait manquer à ses devoirs et à son rôle vis-à-vis de la cité, mais qui n’en est pas moins incoercible. Par ailleurs, ce qu’on ne trouve jamais avant lui, la Tarpeia de Propertius se lance dans un long monologue, où elle explique son état, ses raisons de se comporter comme elle le fait: la dimension subjective, la rupture avec l’idée que l’intérêt de la *res publica* s’imposerait à l’individu, et ici à la femme et à l’amour qui peut l’animer éclatent à plein. Le genre élégiaque impose sa marque à la figure de Tarpeia: il recompose ce personnage de la légende des origines de la cité et va jusqu’à recréer une sorte de nouvelle Rome: W. note justement que le poète évoque un tombeau, un bois sacré, qui n’ont aucune réalité concrète, comme si la puissance de la poésie

faisait ainsi surgir une autre Rome, qui n'est plus celle de la tradition habituelle, héritage de Romulus et des valeurs du *mos maiorum*.

Tarpeia n'a pas seulement inspiré les auteurs latins: des Grecs aussi l'ont évoquée, faisant passer à travers leur traitement du mythe leur perception de Rome et des bouleversements qu'avait suscités son émergence dans le monde méditerranéen. Un chapitre est consacré à la version de Simylos. Elle est jugée aberrante: ne transpose-t-elle pas l'histoire au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., à l'époque du sac de Rome par les Gaulois? Mais, au lieu d'en rester à ce constat, W. note que, pour ce poète inconnu mais certainement d'époque hellénistique, ce déplacement permet d'intégrer la légende dans une histoire qui réunit Rome et le monde grec d'alors, lui aussi en butte aux incursions celtiques et confronté au problème de l'absorption d'éléments hétérogènes, voire barbares. Avec Denys d'Halicarnasse, la Grèce est désormais partie prenante d'un monde dominé par Rome, au point de susciter, chez l'auteur, ce retournement où Rome apparaît comme la *polis Hellénis* par excellence, faisant rayonner les valeurs de l'hellénisme sur toute l'*oikoumene*. Ce n'est pas simple pour autant et le texte Denys, rhéteur et spécialiste de discours autant qu'histoire, tel que l'auteure l'analyse finement, révèle les difficultés de l'intercompréhension et les ambiguïtés du langage. Quant à Plutarque, dernier auteur traité, qui aborde la légende dans sa *Vie de Romulus* et donc, conformément au principe des *Vies parallèles*, en écho à la *Vie de Thésée*, dans laquelle on se trouve confronté à des figures féminines qui peuvent en apparaître comme le pendant grec, les Amazones, il donne en quelque sorte, à travers Tarpeia, la clé de l'établissement de l'empire de Rome, y compris sur les Grecs: alors que les tombeaux des Amazones sont multiples, dispersés, y compris sur le sol athénien, à l'image de la désunion du monde grec, le *sepulcrum* de Tarpeia, dans son unicité, témoigne de la puissance de l'*Vrbs*, devenue seule maîtresse du monde.

DOMINIQUE BRIQUEL

dominique.briquel@paris-sorbonne.fr

EPHE/Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) – AIBL